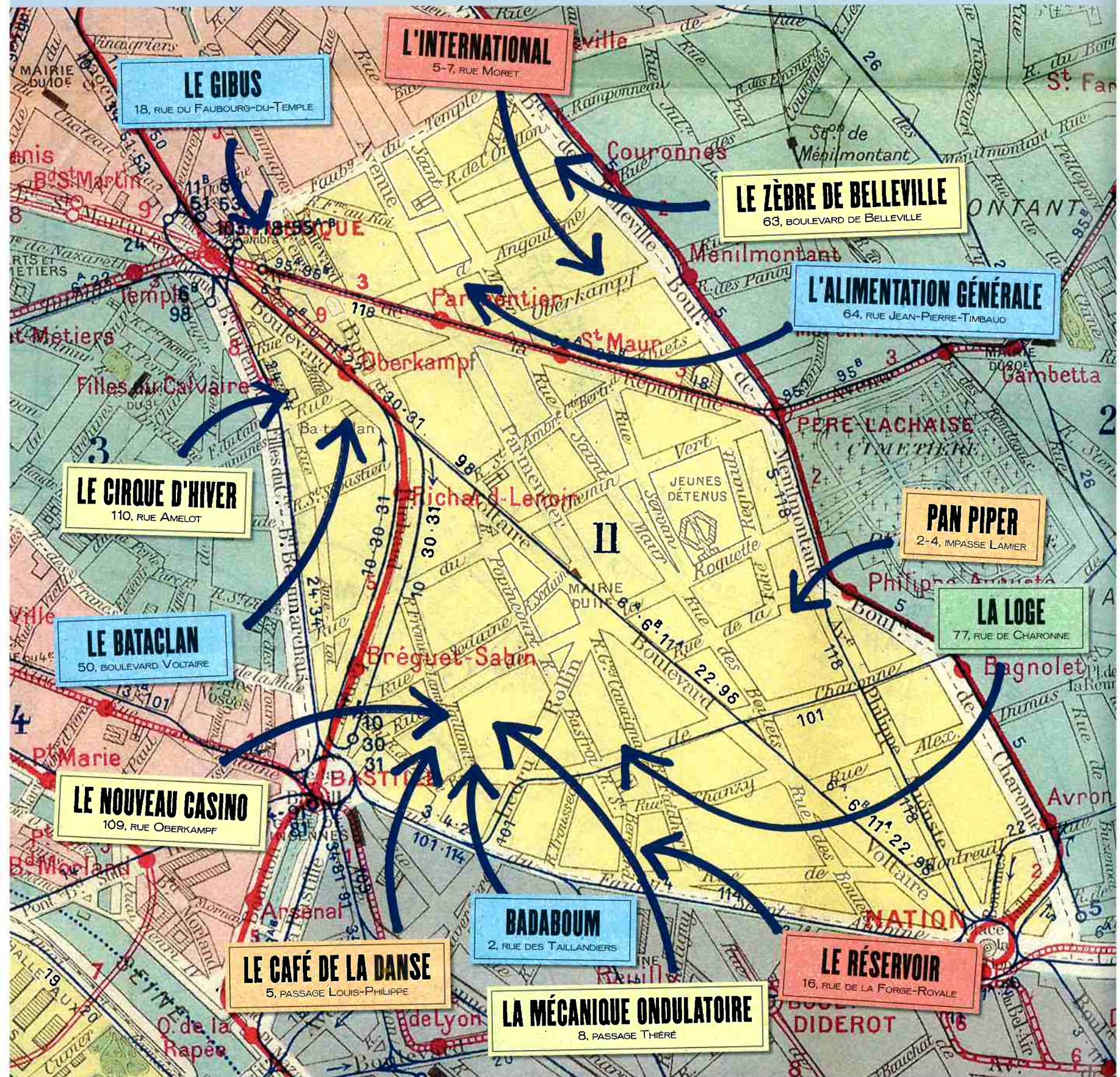


11^e

« Rue de Lappe
 Au temps joyeux
 Où les frappes
 Étaient chez eux ».

1964 - (FRANCIS LEMARQUE) - PHILIPS ; RUDI REVIL - 1961 - (FRANCIS LEMARQUE) - FONTANA





Rue de Lappe Mouloudji

1954 - (FRANCIS LEMARQUE) - PHILIPS ;
RUDI REVIL - 1961 - (FRANCIS LEMARQUE)
- FONTANA

À Paris la nuit Fréhel

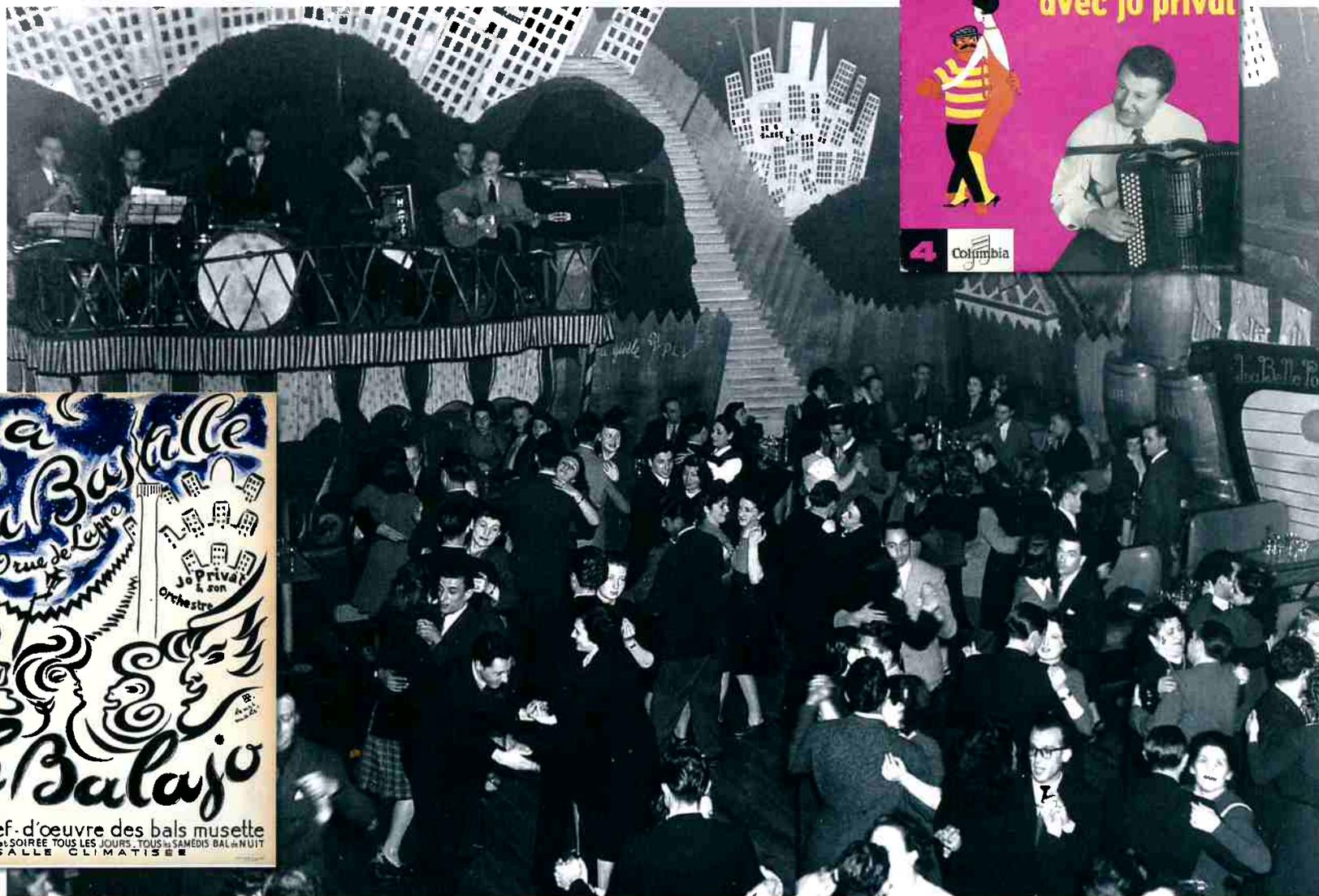
1929 - (CHARLES SEIDER/RENÉ MARGAND/
JULES COMBE - EUGÈNE GAVEL)
- CHANSOPHONE



Affluence au Balajo, dans un décor agencé par Henri Mahé.

Gérard de Lappe, propriétaire de jardins au xvii^e siècle qui allaient accoucher d'une voie à son nom – voie qui s'était précédemment appelée « rue Gaillard » et « rue Louis-Philippe » –, n'envisageait pas, et pour cause, qu'elle serait deux cent cinquante ans plus tard, dans les années 1930, le rendez-vous des apaches et des gouapes. Dès la première moitié du xix^e siècle, elle s'emplit de réserves de ferrailleurs ou de bois et charbons, de bistrots vendeurs de combustibles, de caboulots tenus par les Auvergnats qui, important la cabrette, ancêtre de l'accordéon manié de doigts de maître par les Italiens émigrés, imprimeront au quartier sa couleur musette caractéristique. En 1930, la java à la mode retentit dans tous les estaminets et les bals – au nombre de

presque vingt – dont les néons brillent sur le pavé nocturne, parmi lesquels le Bal Bousca, les Barreaux verts, la Boule rouge et, au numéro 9, le Bal Vernet, mal famé et qui ferme après le meurtre de la patronne. Le veuf, un certain Jo France, « Jo » pour les intimes, propriétaire d'un petit cabaret au numéro 32, la Bastoche, rachète la licence et ouvre le Bal à Jo ou « Balajo », dont il confie la décoration à Henri Mahé – qui avait déjà œuvré pour des maisons closes renommées ainsi que pour le Moulin Rouge et le Rex. Inauguré par Mistinguett en 1935, le Bal annexe la salle adjacente. Après des travaux compliqués par les grèves de 1936, la salle rouvre le 18 juin.



3, rue de Lappe Jean-Claude Pascal

1968 - (BERNARD LAUZE)
- CONCERT HALL.

ESCALE RUE DE LAPPE

ROGER VAYSSE ET SON ACCORDÉON



Toutes les célébrités de l'époque s'y ruent, Arletty, Marlene Dietrich, Francis Carco, Abel Gance, Joseph Kessel. Après la guerre, alors que le Bal est resté clos cinq ans, la fête canaille repart de plus belle. Édith Piaf y arrosera son mariage avec Jacques Pills.

Natif de la rue — le 25 novembre 1917 au 51, à l'angle de la rue de Charonne, au-dessus du Bal des Trois Colonnes —, mieux que personne, Francis Lemarque a répercuté la légende de ce quartier labellisé « pur Paname ». Dans son livre *J'ai la mémoire qui chante* (Presses de la Cité, 1992), il se souvient : « Avec le jour qui déclinait, le charme était rompu, les enseignes des bals musettes s'éclairaient une à une, les habitués de la java, descendus des fortifs, arrivaient par petits groupes, en se déhanchant, suivis peu après par les voitures de quelques bourgeois venus s'encanailler rue de Lappe. Les petites vieilles remontaient leurs chaises, les fenêtres se fermaient. Les accordéons reprenaient le haut du pavé. »

En 1935, Sylvain Itkine, animateur d'un groupe de théâtre ouvrier, le groupe Mars, embarque Francis Lemarque dans l'aventure. Ils se commettent dans les rues. Provocateurs, ils interviennent même au cimetière du Père-Lachaise devant le mur des Fédérés. Tout en exerçant mille métiers, Francis Lemarque persévère dans cette voie. Après la guerre, en 1946, tandis qu'il passe à la Rose rouge, il écrit ses premières chansons, « Ma douce vallée », « Matilda », « À Paris », que Montand, présenté par Jacques Prévert, chantera. Puis ce sera les Trois Baudets, où Jacques Canetti l'engagera



Jean-Claude PASCAL

LE BOIS DE CHAVILLE
LA VALSE DES LILAS
3, RUE DE LAPPE
MOI J'AI CHERCHE

ORCHESTRE LEO CHAULIAC

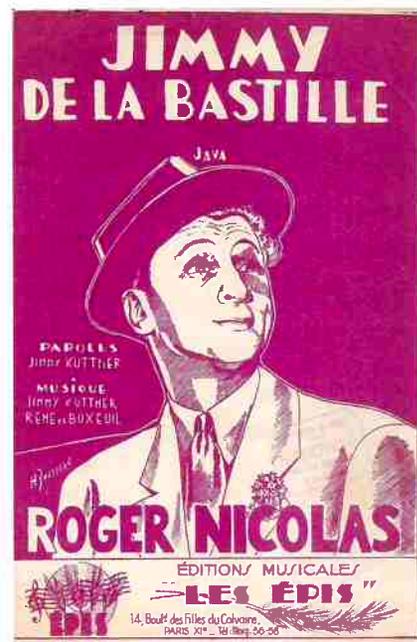
Concert Hall

à l'aube d'une carrière prolifique d'auteur-compositeur-interprète.

Entre lui et Mouloudji, les convergences sont nombreuses. Tous deux sont issus de familles démunies des arrondissements populaires, Belleville, la Bastille, tous deux ont des sympathies communistes, tous deux sont des amis de Sylvain Itkine, passé au groupe Octobre. Tous deux, enfin, se sont produits sur les scènes des cabarets des deux rives, réunis dans l'écurie de Jacques Canetti, résidents à la même époque aux Trois Baudets. Et c'est donc tout naturellement qu'en 1954 Mouloudji endosse la java composée par Lemarque

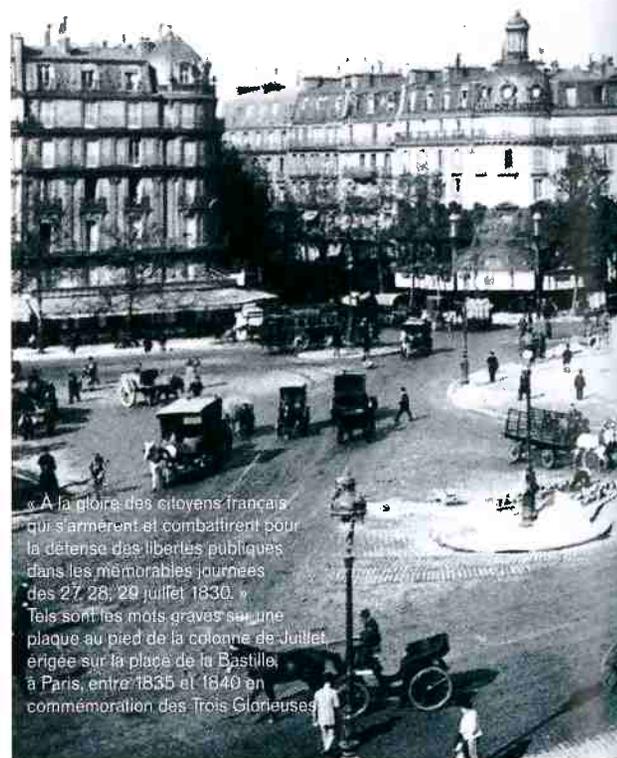
« Rue de Lappe » : mieux qu'une chanson, une sorte de reportage exhumé de la mémoire de son auteur, qui se souvient des « jules » avec leurs roulaquettes, des embrouilles, des gonzesses, des frappes de retour du baigneur, des descentes de flics inopinées, avec au refrain « Passez la monnaie », évoquant la bourse qui tourne entre deux danses pour payer les musiciens. Avec sa voix enrhumée, Mouloudji s'approprie dignement cette chanson-témoin restée dans toutes les anthologies, où au temps du noir et blanc la fête rue de Lappe battait son plein. En 1960, Francis Lemarque la reprend à son compte, confirmant le succès ancien de cette chanson porte-bonheur : « Passez la monnaie » ! En 1930, avec « À Paris dans la nuit », Fréhel avait dépeint le quartier, la rue de la Roquette et celle de Lappe, à la même couleur. Il était question d'amour frivole, de bagarre et, bien sûr, d'accordéon. En 1968, Jean-Claude Pascal, Grand Prix de l'Eurovision 1961, façon crooner, chante « 3, rue de Lappe », qui n'a rien perdu de sa notoriété.

Rue de Lappe, à toutes les époques, où la nuit n'abolit jamais le jour.



La Bastille, capitale historique du musette dans Paris.

Le fantaisiste Roger Nicolas, ultra populaire dans les années 1960, se devait bien de saluer la Bastille en couplets.



« À la gloire des citoyens français qui s'armèrent et combattirent pour la défense des libertés publiques dans les mémorables journées des 27, 28, 29 juillet 1830. Tels sont les mots gravés sur une plaque au pied de la colonne de Juillet érigée sur la place de la Bastille à Paris, entre 1835 et 1840 en commémoration des Trois Glorieuses »

La Bastille

Jacques Brel

1955 - (JACQUES BREL) - PHILIPS

À la Bastille

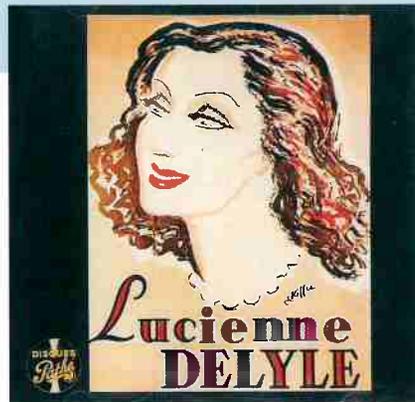
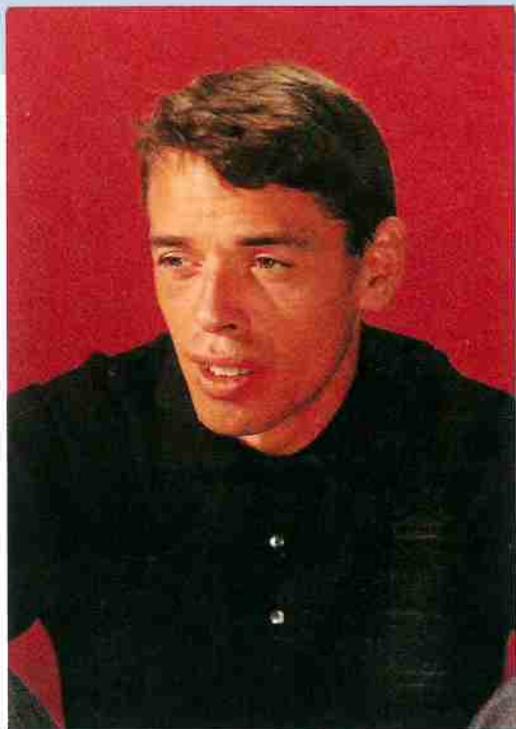
Lucienne Delyle

1960 - (EDDY MARNAY - EMIL STERN) - PATHÉ

Le Diable de la Bastille

Édith Piaf

1962 - (PIERRE DELANOË - CHARLES DUMONT) - COLUMBIA

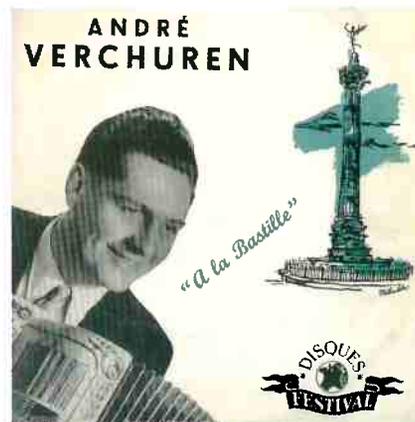


avec la tour Eiffel, pour d'évidents motifs historiques, la place de la Bastille constitue l'autre lieu le plus emblématique de Paris.

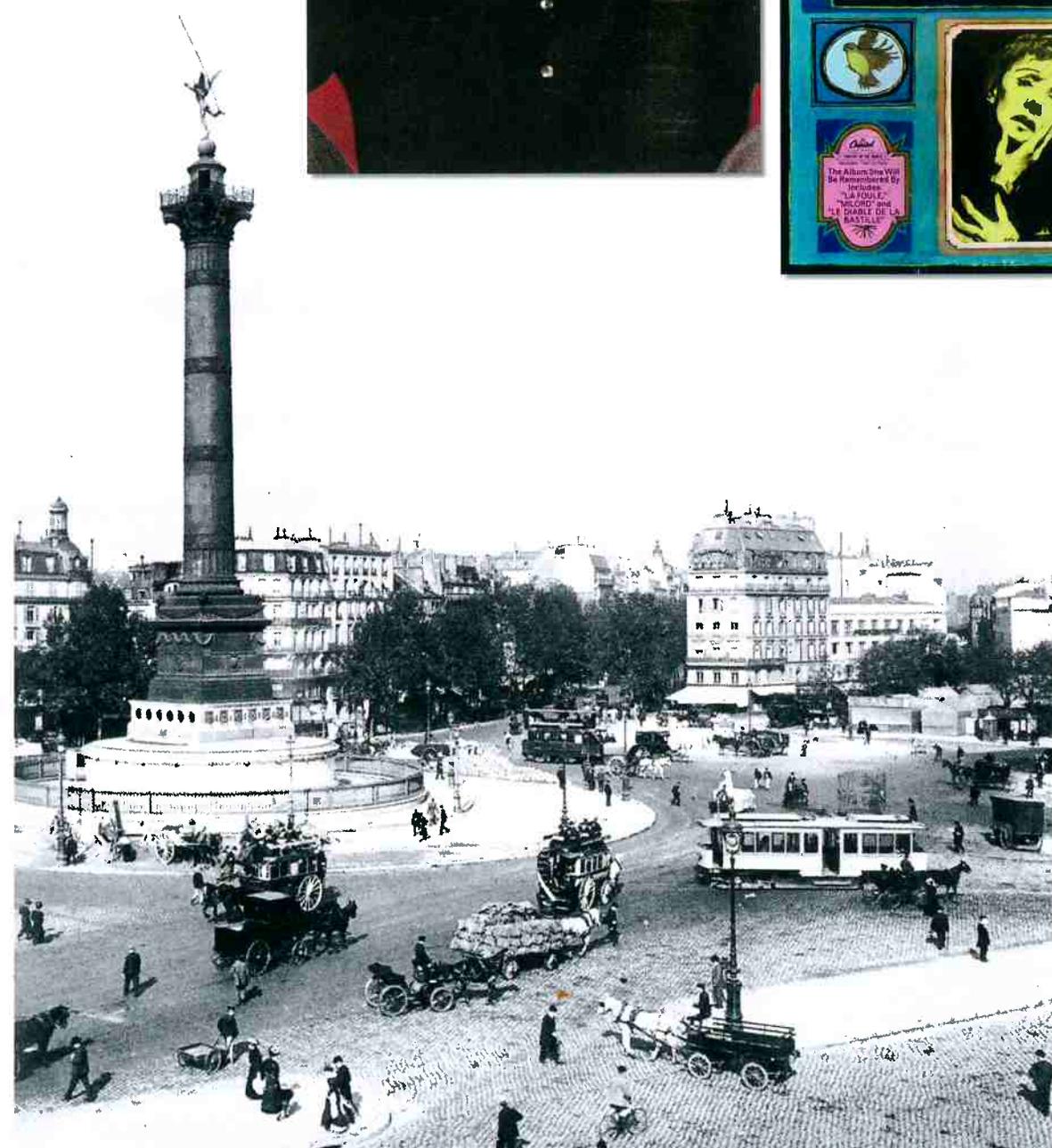
En outre, avec dans ses parages la rue de Lappe ou la rue de la Roquette, placées sous l'égide de la valse musette et de la java, elle se caractérise par un style populaire rythmé par le trois-temps. En ce sens, ici par-dessus les époques, Victor Hugo et Francis Lemarque se serrent la main, le premier ayant déclaré post-Révolution « Ce vieux faubourg est un héros », le second, natif du quartier, ayant par ses compositions collaboré au prestige ancien de ce carrefour révolutionnaire et républicain. Avec ses théâtres et ses boîtes à musique comme disent les Québécois, depuis le XIX^e siècle une forte tradition de la chanson de Paris colle à sa réputation. Jusqu'en 1971, à proximité se

dressait encore le Concert Pacra, grande scène des années 1930. Aujourd'hui, d'autres scènes plus modestes ont pris le relais, tels la Scène Bastille, rue des Taillandiers, ou le café de la Danse, passage Louis-Philippe.

Bien sûr, notoirement, Aristide Bruant fut le premier à chanter la Bastille dans une version qui nous est parvenue, mais quel quartier de Paris n'aura-t-il pas sondé ? « À la Bastille », un classique repris par Patachou ou Juliette Gréco, avec au refrain ces trois vers célèberrimes « À la Bastille / On aime bien / Nini-Peau d' chien ».



André Verchuren célèbre la Bastille par un orchestral.



Le Génie de la Bastille

Ricet Barrier

1969 - (RICET BARRIER - BERNARD LELOU)
- BARCLAY

Dans l'air du temps, en 1960, Eddy Marnay et Emil Stern, un fameux binôme diablement efficace, composent « À la Bastille », que s'approprient Lucienne Delyle et après elle Rosalie Dubois, Renée Lebas, Luis Mariano ou encore les duettistes Roger Pierre et Jean-Marc Thibault. Avant eux, Jacques Brel, en 1955, avait creusé le thème (« On a détruit la Bastille, et ça n'a rien arrangé »). Avec un timbre qui ne s'est pas encore affirmé, Brel — un Brel pondéré comme on n'aura plus souvent l'occasion de l'entendre — se montre sceptique envers les emportements collectifs : « On a détruit la Bastille / Ne pourrait-on pas s'aimer ? »

En 1962, l'omnipotent Pierre Delanoë, en lien avec Charles Dumont pour la mélodie, écrit pour Piaf, entrée dans ses derniers jours, « Le Diable de la Bastille ». Pour celle qui avait entonné « Ah, ça ira, ça ira » dans *Si Versailles m'était conté*, de Sacha Guitry, en 1953, la proposition émanait à point nommé : elle était encore capable par sa voix incandescente de réenflammer la place. Pour le bal du 14 Juillet, le Diable s'est invité parmi la foule des danseurs afin de séduire une jeune fille qui devra en subir les conséquences — « Il savait bien le malin / Qu'il tenait dans ses mains son destin ». D'une grande intensité dramatique, ce conte sardonique que la Môme embrasse de ses toutes dernières forces clôt dans le répertoire de Piaf son cycle de chansons pathétiques. Et, pour cette raison, c'est une chanson forcément historique. En 1969, Ricet Barrier, qui ne fut jamais un triste, dédramatise le sujet pour le repeindre à sa couleur bleu, blanc, rire(s).

En 2007, pour *Les Chansons d'amour*, Christophe Honoré fait appel à Alex Beaupain pour les paroles et la musique de ce film chanté, pour lequel Beaupain se verra décerner le César de la meilleure musique. Chanson chorale, « La Bastille » intervient dans le premier tiers de cette œuvre entièrement tournée dans la capitale scellant le retour en grâce de la comédie musicale à la française.

Pour son génie, sa place historique et ses rues adjacentes chargées de mémoire, la Bastille incite encore et toujours à la chanson.

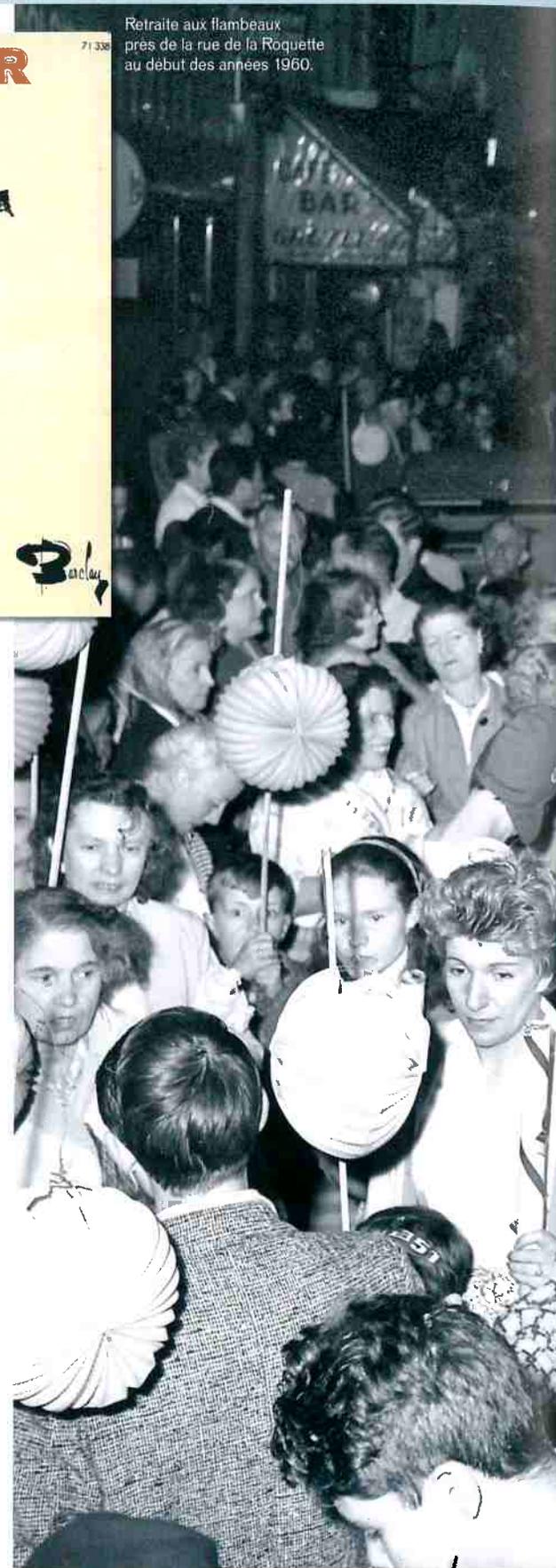
La Bastille

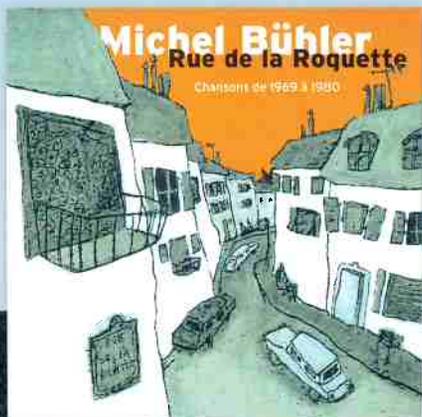
Jean-Marie Winling/Alice Butaud/
Chiara Mastroianni/Brigitte Roüan

2007 - (ALEX BEAUPAIN) - NAÏVE.



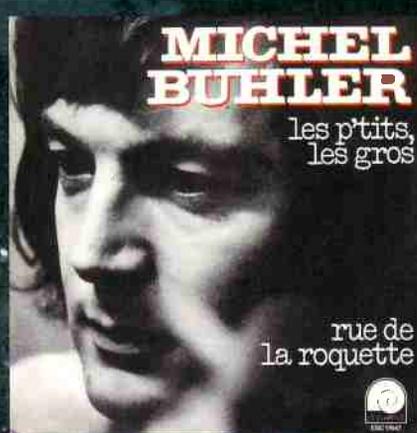
Retraite aux flambeaux
près de la rue de la Roquette
au début des années 1960.





Rue de la Roquette Michel Bühler

1976 - (MICHEL BÜHLER) - L'ESCARGOT.



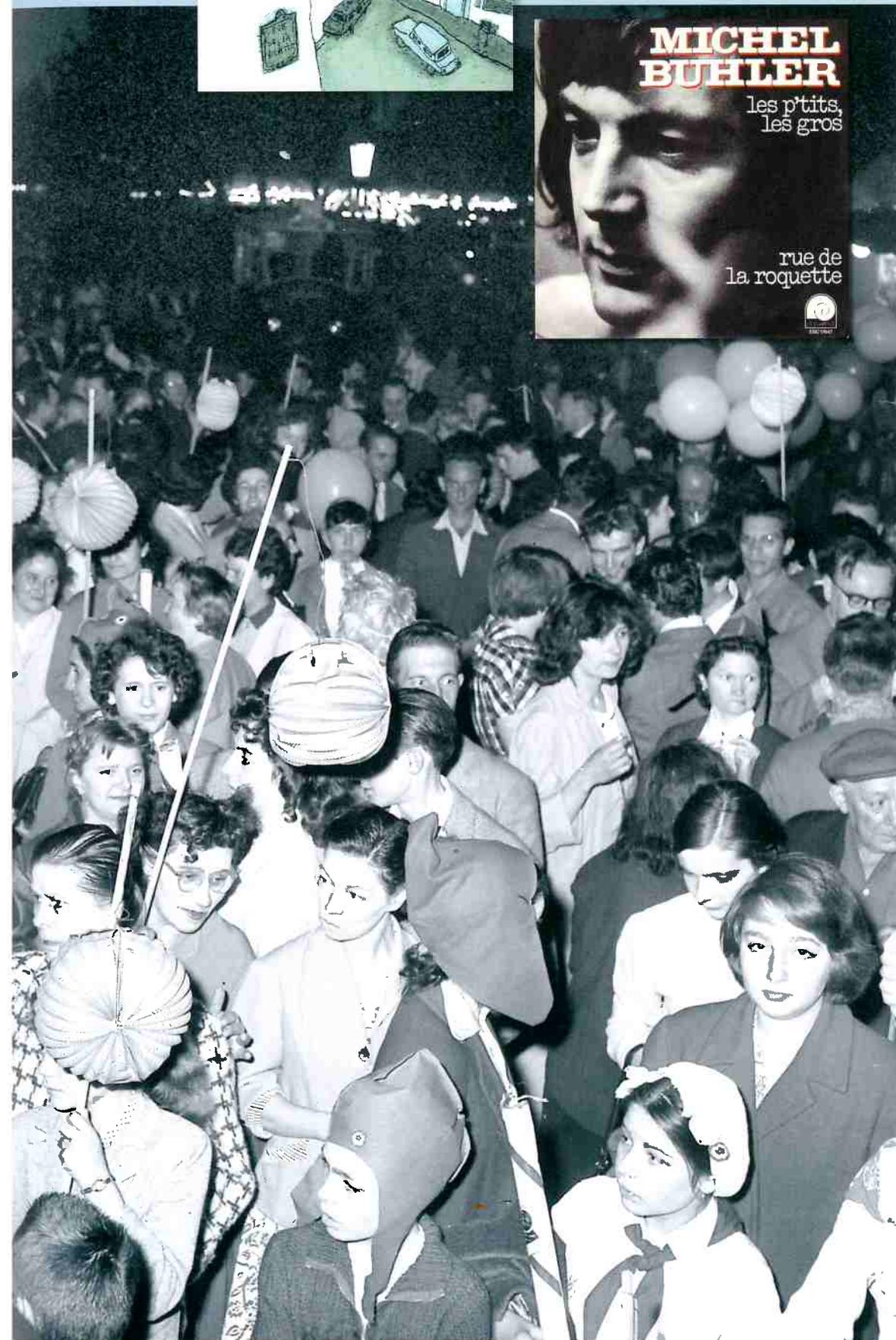
Qui pourrait, aujourd'hui, en arpentant la rue de la Roquette, originaire de la Bastille pour aboutir au Père-Lachaise, supposer qu'au xv^e siècle les faubourgs de l'est de Paris se résument à des marais alimentés par les ruts qui dévalaient des collines de Ménilmontant ? Sauf à consulter un guide sur l'histoire de Paris, personne.

En 1970, la rue de la Roquette, devenue aujourd'hui une artère branchée, surtout vers la Bastille, garde encore son apparence modeste, embouteillée, pas toujours très bien famée, où logent artisans et ouvriers ou quelques bohèmes parisiens désargentés. C'est à cette époque qu'y débarque Michel Bühler, en provenance de sa Suisse natale. Plutôt rebelle, contempteur du système de son pays, avec son titre « Helvétiquement vôtre », il récolte chez lui une volée de bois vert. À Paris, il est défendu par la firme de disques Festival, qui voit en lui un grand espoir de la chanson francophone.

Ami de Gilles Vigneault et de chanteurs exigeants tel Jacques Serisier, il est bien entouré. À partir de 1971, il se produit dans les cabarets et, spécialement, au Bateau ivre. Cette même année, en première partie de Gilles Vigneault, avec François Béranger et le groupe Mormos, Michel Bühler foule la scène de Bobino. Il s'accompagne à la guitare dans la grande tradition des chanteurs dits à texte.

C'est sous cette couleur à peine arrangée qu'en 1976 il offre aux auditeurs sa complainte « Rue de la Roquette », extraite de l'album *Immigré paru* sur le label L'Escargot, où il enregistre désormais. Par cette ballade folk, il conte sa rencontre avec une fille à la cool qui vit rue de la Roquette (« C'est elle qui m'avait accueilli / Lorsque je traînais dans Paris ! »). Un beau soir de goguette, rue des Canettes, à Saint-Germain, près du cabaret Chez Georges — on peut l'imaginer —, où passait Bühler, elle l'invita à venir dans son lit. Fumette, musique, amis bizarres, la vie s'écoule sans promesses et sans serments.

Façon de tranche de vie emblématique des mœurs permissives des années 1970, « Rue de la Roquette » garantit un flash-back voluptueux dans le décor d'alors.



La Ballade des cimetières

Georges Brassens

1961 - (GEORGES BRASSENS) - PHILIPS.



RUE FROIDEVAUX

À Paris, où l'on vit et où l'on meurt, les cimetières font partie intégrante des curiosités qui se visitent, certains courus pour les célébrités qui y reposent. Et parmi eux, celui du Père-Lachaise, où sont inhumés Édith Piaf, Yves Montand, Gilbert Bécaud, Bashung, Mouloudji, Georges Moustaki, etc. — une belle affiche *post mortem* qui aurait fait rêver celui qui les accueillit sur sa scène et qui gît auprès d'eux, Bruno Coquatrix. Avec la mort, la Camarde, Georges Brassens entretenait un rapport serré, alléguant volontiers : « Qu'est-ce que nous sommes ? Un peu d'argile et d'eau. Et nous voulons être éternels, c'est l'éternelle sottise. » En 1980, soit un an avant sa fin prématurée, il était âgé seulement de soixante ans, au père Doumairion, lors d'une émission radiophonique, il déclarait : « Je ne la crains pas, la mort, car si l'on croit en Dieu, ça n'est pas grave. Et si l'on n'y croit pas, ça n'est pas grave non plus : on disparaît complètement et c'est fini. Je ne la crains pas. À présent, dire ce que je sais de la mort, ce que j'en pense, je n'en pense rien. » Fasciné cependant par ce passage mystérieux, il s'y était consacré dans nombre de ses opus : « Le Fossoyeur », « Supplique pour être enterré à la plage de Sète », « Le Grand Pan »

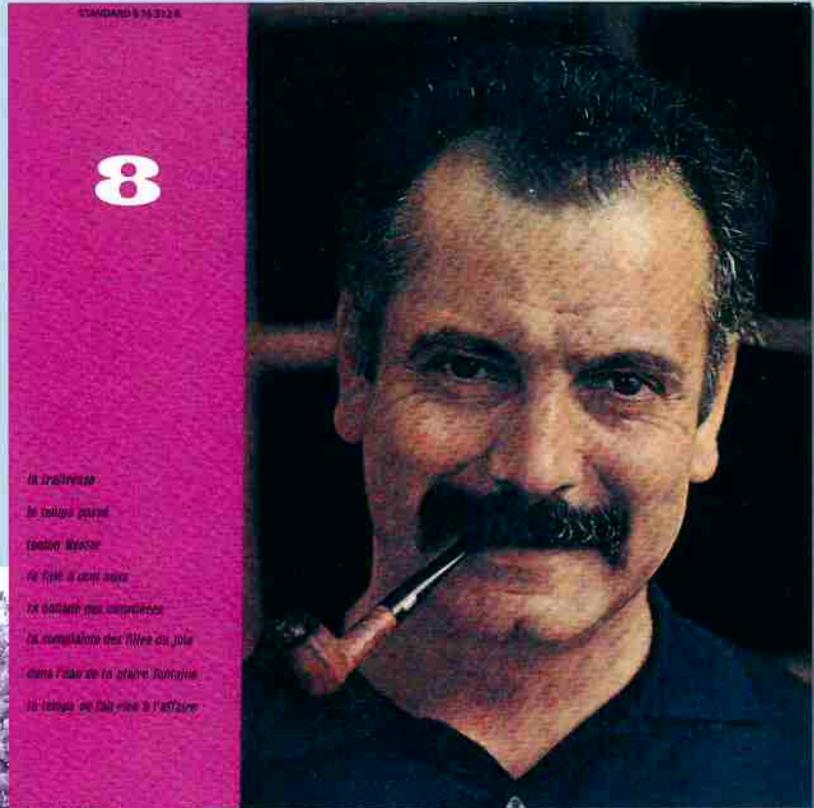
Avec « La Ballade des cimetières » - ballade équivalant ici à balade -, il accomplit en couplets le tour de quelques-unes des nécropoles parisiennes où sont ensevelis plusieurs de ses grands modèles en poésie : Musset au Père-Lachaise, Baudelaire à Montparnasse, Vigny à Montmartre. Il y a pires endroits, où, même encore vivant, on ne peut prétendre côtoyer de tels esprits éclairants passés à la postérité. Partout dans ce Paris éternel des lettres et de la poésie frappé d'un sommeil incorruptible, dans chacune de ces nécropoles qui sont autant de stations spirituelles obligées, partout Brassens fouille les travées et les sections où il compte des amis, en vérité. Partout, sauf au cimetière Montparnasse, rue Froidevaux, où il ne possède aucune accointance, à son grand dam — le cimetière Montparnasse est situé à un jet de pierre de chez lui, rue Santos-Dumont, dans le 15^e arrondissement, où il demeurerait en chair et en os. Belle ballade pour une balade.



17^e Arr^t
**CIMETIÈRE DE
 CHAMPERRET**

20^e Arr^t
**LE PÈRE
 LACHAISE**

20^e Arr^t
**CIMETIÈRE
 CHARONNE**



Georges Brassens, qui entretenait un rapport étroit avec la « comédie » depuis l'enfance et se voyait en « enfant de la dalle », fut le chanteur distingué des endroits de repos parisiens.

Vues mêlées des cimetières du Père-Lachaise et du Montparnasse.